

Laurent Kloetzer : *La Voie du Cygne*

La Voie du Cygne

Laurent Kloetzer

Vita sicut labyrinthus, labyrinthus sicut vita

Principaux personnages apparaissant dans ce roman :

Jeophras Denio : professeur à l'Université de Dvern.

Carline Denio : sa fille adoptive.

Danil Melki Daï Nelles : prince et domniam de Dvern, Grand de l'Empire.

Jaran Daï Nelles : son frère jumeau, prince et domniam de la petite Dvern.

Lara Daï Sennes : leur cousine, comtesse d'Avern.

Nerio Cygnis de Lethys : leur cousin, prince de Lethys.

Lucian Matteo : professeur d'escrime des princes de Dvern et aventurier.

Arenki Daï Nelles : précédent prince de Dvern.

Elanie Daï Sennes : son épouse.

Peran Daï Nelles : son frère.

Amya : servante bleue de Jaran Daï Nelles.

Adel Kasny : Correcteur des enfants du palais.

Alissa Kasny : sa femme.

Vissen Kasny : homme de main.

Conrad Diedin : rédacteur en chef de la *revue du progrès*.

Stefanes Peruzzi et Enric Baïshan : rédacteurs à la *revue du progrès*.

Comte Poveran de Calestys : Ambassadeur de Lethys à Dvern

Monsieur Feydyn : propriétaire du *Double Six*.

Alexis.

Règle du jeu

A ce jeu, on se sert de deux dés. — Chaque joueur doit avoir une marque distincte pour marquer d'une façon claire la place où l'ont mené les points obtenus. — Les joueurs fixent les amendes à payer aux différents accidents et font une mise. — Chacun jette les dés à son tour et compte sur le tableau, autant de cases que de points amenés, et place sa marque sur le dernier de ces points. — Celui qui, le premier arrive juste au numéro **63** gagne la partie et encaisse le montant des mises. — Si on dépasse ce nombre, on redouble le point en retournant sur ses pas. — Tout joueur que ses dés amènent sur l'une des oies placées de **9** en **9**, double son point jusqu'à ce qu'il n'en rencontre plus.

Si, du premier coup de dés, on fait **9** par **6** et **3** on va se placer au numéro **26** où se trouvent des *dés*, ou par **5** et **4** au numéro **53**. — Si du premier coup de dés on amène **6**, où se trouve un *pont*, on va se placer au numéro **12**.

Accidents. — Celui qui arrive au numéro **19**, à *l'hôtellerie*, paie le prix convenu et y reste jusqu'à ce que les autres joueurs aient joué chacun deux fois. — Celui qui arrive au numéro **31**, où il y a un *puits*, paie le prix convenu et y reste jusqu'à ce qu'un autre joueur, arrivant à ce même nombre, l'en fasse sortir. — Celui qui arrive au numéro **42**, *le labyrinthe*, paie le prix convenu et retourne au numéro **30**. — Celui qui arrive au numéro **52**, à *la prison*, paie le prix convenu et y reste jusqu'à ce qu'un autre l'en retire. — Celui qui arrive à *la mort*, numéro **58**, paie ce qui est convenu et recommence toute la partie.

En dehors du jeu : le Portail.

Dvern, le treizième jour de Cyana la Fée, 67 NC.

— Mon ami, pour voler, n'oubliez pas de battre des ailes.

Enric Baïshan se tourna vers Jeophras Denio et parla du ton le plus rassurant possible :

— Oui, monsieur Denio. Ne vous inquiétez pas. Je connais cette machine comme si je l'avais faite moi-même.

— Ce qui est presque le cas, intervint Peruzzi.

— C'est bien ce qui m'inquiète, grommela Conrad Diedin. Denio, soyez raisonnable... Le recteur n'acceptera pas un nouvel échec...

Jeophras Denio jeta un regard courroucé au vieux savant par-dessus ses lunettes. Tous les quatre se tenaient sur le toit de l'université. Au-dessus d'eux, le ciel hivernal prenait des teintes sinistres. La journée était venteuse et les nuages n'avaient pas voulu se dissiper. Tant mieux, voulut se rassurer Jeophras. Cela aiderait la machine à s'appuyer sur les flux aériens... Il revint à Baïshan et serra avec inquiétude les sangles qui fixaient le mécanisme sur le dos du jeune homme. Les grandes ailes mécaniques construites à l'imitation de celles des chauves-souris étaient à demi repliées au-dessus du dos d'Enric, lui donnant l'air d'un ange maladroit. Le jeune homme, athlétique et bronzé, souriait chaleureusement à son entourage, indifférent au danger qu'il courait. Son optimisme arrivait presque à rassurer Jeophras sur les capacités de sa machine, la plus belle et la plus puissante qu'il ait jamais fabriquée. Les encouragements fusaient depuis la cour où se massait une foule d'étudiants impatients et frigorifiés. Jeophras serra autour de sa maigre silhouette son grand manteau noir de professeur.

Conrad Diedin, professeur chargé de la chaire de *matérialisme dynamique*, essaya de profiter de son ascendant hiérarchique sur Jeophras :

— Denio, c'est absurde. Vos hypothèses sur le vol biologique sont absurdes et vos observations des chauves-souris bien trop limitées. Le théorème sur la circulation des vitesses prouve l'impossibilité du vol matériel. Pourquoi vous obstinez-vous ? Ce pauvre Baïshan va faire une mauvaise chute de cinq étages ! Il risque de se tuer !

Stefanes Peruzzi, jeune Tisanien de petite taille à la barbiche et à la moustache fières, se tourna vers lui :

— Monsieur Diedin, ce n'est absolument pas le moment. Vous savez très bien que les expériences d'Enric et de monsieur Denio avec des maquettes ont parfaitement fonctionné. Et ce soir, j'écrirai un article enchanteur pour la Revue, où je raconterai avec fierté le succès du vol d'aujourd'hui.

Baïshan intervint à son tour, montrant qu'il ne perdait pas son sens critique :

— Et si le théorème sur la circulation était entièrement vrai, monsieur Diedin, les oiseaux ne pourraient pas voler. Vous le savez tout aussi bien que moi.

Jeophras rajusta nerveusement ses lunettes sur son long nez pointu et sourit à ses amis, heureux de se savoir ainsi soutenu. Baïshan était un fidèle de la première heure. Quant à Peruzzi, il n'avait rejoint l'université que très récemment, pour écrire dans la *revue du progrès*, la gazette éditée par Diedin. Toutefois, le petit Tisanien, avec son sourire charmeur, sa verve et son accent, était devenu un des soutiens les plus fidèles de Denio au sein de l'université. Ils partageaient tous deux le même enthousiasme pour les machines volantes.

— De toute façon, Jeophras, vous avez bien assez vérifié vos sangles, vos ressorts et vos lanières, intervint Diedin. Il est temps de monter à l'observatoire.

Et, se tournant vers Baïshan, il lui donna une tape bourrue sur l'épaule :

— Bonne chance mon garçon. Je vous aurai prévenu.

— Merci, monsieur Diedin.

Comme ils montaient dans l'escalier en colimaçon de l'observatoire, Peruzzi demanda à Denio :

— Au fait, aucune nouvelle de Carline ?

— Non, aucune nouvelle. Rien du tout.

La fille adoptive de Jeophras avait disparu depuis l'Andall et la fête des fous, deux semaines plus tôt. Carline

était une adolescente turbulente, mais Jeophras veillait sur elle avec un soin jaloux, d'autant qu'il était son seul parent. Le fait que Peruzzi lui rappelle cette absence n'arrangea pas l'angoisse de Jeophras. Voulant rattraper son erreur, le Tisanien ajouta :

— Il ne faut pas s'en faire, monsieur Denio. C'est de son âge... Et ce n'est pas la première fois qu'elle disparaît ainsi, non ? Elle sait se débrouiller.

Denio s'efforça de sourire :

— Vous avez raison, Peruzzi. A chaque fois je me morfonds bêtement... Elle ne me prévient jamais. Pourquoi est-ce qu'elle ne me dit jamais où elle va ?

Ils débouchèrent dans la salle supérieure du petit observatoire de l'université. Diedin carra ses larges épaules dans un fauteuil d'osier, bien en vue du toit sur lequel Baïshan attendait en sautillant que Jeophras lui donne le signal. Mais Jeophras s'était perdu dans la contemplation de la ville qui s'étalait tout autour d'eux, descendant vers la mer.

Dvern, un nom rugueux qu'il fallait faire rouler plusieurs fois dans sa bouche pour s'y habituer... Dvern et ses toits noirs, creusée et construite dans le basalte du volcan qui se dressait derrière eux. Aujourd'hui la mer était d'une teinte plombée, l'écume même prenait une couleur sinistre sous ce ciel gris. L'immense pic de pierre qui donnait son nom à la ville, cette pointe de roche haute de mille pieds, se perdait dans les nuages. Quelques lambeaux de brume s'accrochaient encore aux flancs de la Vrunka, le plateau creusé de rues comme des ravins sur lequel étaient bâtis le palais du prince et la cathédrale dédiée à l'Unique. Denio contempla un instant le pont de la Concorde, dont les arches colossales reliaient l'île des Trois Lunes au palais princier. Malgré lui, il aimait cette ville de fous, impossible cité de pierre noire, froide et dure, gravée dans le roc. Et bientôt, une machine de sa fabrication permettrait de survoler ces étendues de toits et de naviguer entre les fumées des cheminées...

Jeophras sortit de sa rêverie et ouvrit son carnet d'expériences. Immédiatement, le petit portrait de Carline qu'un ami avait dessiné sur la première page lui sauta aux yeux. Le dessinateur avait parfaitement rendu les yeux brillants de sa fille, ses grandes lèvres souriant d'un air malicieux, son visage rond, son nez retroussé et sa coiffure anarchique. Carline n'était peut-être pas vraiment belle, mais sa sensualité un peu agressive plaisait aux garçons de son âge, au grand dam de Jeophras... Où pouvait-elle bien être ?

— Eh, Denio, qui est-ce ?

C'était Diedin qui venait de parler. Denio leva les yeux de son carnet et regarda par la fenêtre ouverte. Un jeune garçon courait sur l'arrête du toit, venant dans leur direction. C'était justement Alexis, un des amis (un des amants ?) de Carline, il devait avoir une quinzaine d'années, un jeune homme sympathique mais vulgaire. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Apportait-il des nouvelles ? Jeophras n'eut pas le temps de se poser plus de questions : croyant que l'apparition de Denio à la fenêtre signifiait le signal de l'envol, Baïshan lança le moteur de la machine volante.

— Enric ! Attendez ! Par le Grand Ordonnateur, attendez !

Mais il était trop tard : les gros ressorts de fabrication Hirondelle commencèrent à se détendre, entraînant les engrenages. Baïshan déploya les ailes, qui brassèrent l'air, aidées par la puissance mécanique. Alors Enric plia les jambes comme un plongeur et s'élança dans le vide. Le cœur de Denio marqua un arrêt. Le jeune homme tombait, agitant ses grandes ailes de bois, de cuivre et de toile. En une seconde, Jeophras oublia Carline et ses amants et consacra tous ses souhaits, toute sa volonté à lutter contre la pesanteur, à nier la gravitation universelle... Et le vent gonfla la toile des ailes, propulsant Baïshan loin au-dessus de la cour. L'homme volant se découpa sur les nuages dans une grande acclamation de la foule et Jeophras hurla de joie. Même Diedin semblait impressionné... Enric plana un instant, puis la pointe de l'aile gauche s'enfonça, trop bas, et le jeune homme entama une spirale. Les ailes se froissèrent et se tordirent, Enric plana encore un peu puis tomba, et un instant après il percutait le toit de l'université, glissant le long des tuiles. La foule hurla et Jeophras se sentit devenir blême. Mais Baïshan était solide, il réussit à se redresser et à redéployer les ailes tordues juste avant de passer par-dessus le bord du toit. Encore un rebond et il s'écrasait en bas, en plein milieu de la fontaine, dans un grand fracas d'éclaboussures et de ressorts brisés.

Jeophras s'élança vers la porte et percuta Alexis qui venait de déboucher dans l'observatoire.

— Ben, monsieur Denio... Fallait que je vous parle...

— Pas tout suite ! cria Jeophras. Pas tout de suite !

— Mais c'est au sujet de Carline ! Il lui est arrivé un truc grave !

— Attends, par le Grand Créateur ! Attends !

Denio dévala l'escalier quatre à quatre, priant pour que Baïshan ne soit pas mort, pour ne pas être responsable du décès d'un de ses propres étudiants. Alexis courait sur ses talons :

— Mais c'est important ! Écoutez-moi, nom de Dieu !

L'un à la suite de l'autre, Alexis vociférant et Jeophras fou d'inquiétude, ils traversèrent les étages, descendirent l'escalier d'honneur et débouchèrent dans la cour. Écartant la foule des étudiants à coup de coudes, Jeophras arriva à la fontaine. Et vit Baïshan, debout dans l'eau jusqu'aux genoux, qui se débarrassait des derniers débris de la machine encore accrochés à son dos. Apercevant Jeophras, il se tourna vers lui et lui sourit d'un air gêné :

— C'est de ma faute. Je n'ai pas dû suffisamment remonter les ressorts...

— Mais tu n'es pas blessé ?

L'étudiant, tremblant de froid et dégoulinant d'eau, enjamba le rebord de la fontaine. Il dit, comme si la question lui paraissait absurde :

— Euh... Non. Je me suis un peu tordu la cheville... Vous êtes déçu ?

Jeophras le regarda de haut en bas, n'arrivant pas y croire. Baïshan était indemne ! Il fallait croire que l'optimisme de ce garçon le protégeait des pires fatalités... Le soulagement fit à Jeophras l'effet d'un vin trop fort... La foule hurla son enthousiasme et quelques jeunes filles vinrent se précipiter pour réchauffer de leur présence le héros du jour. Jeophras, hébété, sentit alors qu'on le tirait par un pan de sa robe jusqu'à un coin de la cour. Et Alexis lui dit :

— Vous allez m'écouter, maintenant ?

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Et lâche cette robe, je suis professeur d'université, par le Maître des Rouages !

— Monsieur Denio, Carline est en prison !

Encore sous l'effet de l'émotion de savoir Baïshan vivant, Jeophras ne put que sourire d'un air indulgent :

— Mais qu'est-ce que cette pauvre enfant a encore fait ?

Alexis le regarda de son air arrogant de gamin des rues et dit en croisant les bras :

— Elle est enfermée à la tour de Tram !

Denio retira ses lunettes et se frotta les yeux. Puis, lentement, il remit ses verres en équilibre sur son nez et regarda Alexis en fronçant les sourcils, prenant son expression la plus sévère, celle qu'il réservait à ses étudiants turbulents, il demanda :

— Mon garçon, te moquerais-tu de moi ?

— Mais non, bordel ! C'est le premier limier Farès qui m'envoie ! Ça fait deux heures que je vous cherche... J'en sais pas plus, il faut que vous veniez !

La tour de Tram. La prison politique... Là où on mettait au secret les ennemis du Prince. Qu'est-ce que Carline avait bien pu faire pour se retrouver dans un endroit pareil ?

— Je t'accompagne, Alexis. Nous y allons tout de suite.

Il troqua sa robe de professeur contre son manteau noir habituel et son grand chapeau. En ressortant dans la cour, il vit Baïshan, une couverture sur les épaules et une tasse fumante à la main, entouré par une dizaine d'étudiants, Peruzzi et Diedin à ses côtés. Au moins une bonne nouvelle... Avec amertume Jeophras pensa qu'il n'était maintenant plus question que l'université finance encore ses recherches. Ce dernier échec avait mis un coup d'arrêt à ses expérimentations... Comment avait-il pu croire que cet improbable assemblage de perches et de ressorts allait voler ? Ce soir, Diedin aurait de bonnes occasions de se gausser, avec ses amis matérialistes universels.

Il traversa la cour à grands pas. Quelques étudiants l'aperçurent, on rit de lui, on croyait qu'il fuyait le déshonneur de son échec....

— Allez, monsieur Denio, on se dépêche.

Oui, il fuyait... Il lui sembla soudain que le ciel s'était assombri.

La tête légèrement penchée en avant afin que son chapeau le protège un peu mieux des rafales de vent froid, Jeophras s'engouffra à la suite d'Alexis dans les rues étroites de Dvern. Pour atteindre la tour de Tram, ils durent traverser une partie du Haut-Pavé, quartier des armateurs, des banquiers et des hôtels particuliers, puis le quartier des casernes qui se trouvait le long de la partie nord du mur de Tram. Ils longèrent à pas rapides la

façade de l'école militaire, leur souffle faisant des nuages de fumée blanche devant eux. Et comme il marchait, Jeophras ne pouvait s'empêcher de se poser des questions. Où Carline était-elle allée se fourrer, ces dix derniers jours ? Avait-elle fait des bêtises avec ses amis républicains ? Certainement quelque chose comme ça... Ils avaient dû uriner sur une statue du prince, ou bien couvrir de peinture des icônes dans le Grand Temple, ou encore distribuer des pamphlets anti-impériaux. Il se maudit de lui avoir interdit toutes ces choses, il aurait mieux fait de lui donner un peu plus de liberté pour pouvoir mieux la surveiller. Elle n'avait que dix-sept ans, après tout, elle n'était même pas majeure... Il soupira, perdant encore un peu de son souffle.

Enfin ils furent face à la tour, formidable forteresse de basalte noir, usée par les vents et les tempêtes, amoncellement de blocs grossiers et mal taillés. On disait que des siècles plus tôt, la tour était un grand donjon qui protégeait les arrières de la ville de Dvern. Mais une éruption du Faïst secoua un jour les épaisses fondations, une pluie de rocs s'abattit sur les fortifications et une coulée de lave entourée de sa gangue cendreuse les murs épais du château. La forteresse résista à cet assaut des forces de la nature, mais elle en garda des cicatrices, perdant sa couronne de créneaux, ses murs déformés par l'amoncellement de pierres accumulés contre leurs fondations...

La tour ressemblait maintenant à une bouteille mal fondue, tenue à l'écart dans l'échoppe d'un verrier. Solidement ancrée dans le sol, puissante et menaçante comme un vieux soldat hargneux défigurés par les batailles. Ce n'était pas par hasard si les princes de Dvern avaient fait de cet endroit leur prison politique, l'endroit où échouaient les favoris disgraciés et les poètes irrévérencieux, les républicains et les sodomites. Et debout face à elle, Jeophras se sentit affreusement impuissant.

Rassemblant son courage, il alla jusqu'à l'épaisse porte de bois bardée de fer qui garantissait l'entrée dans la cour de la forteresse et martela le battant. Une petite ouverture carrée située à hauteur d'homme s'ouvrit brusquement, laissant apparaître un visage hostile.

— Je m'appelle Jeophras Denio. Ma fille est emprisonnée ici, je voudrais la voir...

— Pas de visites, répondit l'autre.

Jeophras insista :

— Je suis professeur à l'université de Dvern ! Le premier limier Farès est un de mes amis... Laissez-moi au moins parler à votre supérieur !

La petite ouverture se referma avec un claquement et on ignora ses cris. Désespéré, Jeophras se tourna vers Alexis qui sautillait sur place :

— Tu es sûr qu'elle est bien ici ?

— C'est Farès qui m'envoie. Il y a deux heures, il était à l'intérieur...

Jeophras insista alors, appelant, frappant la porte, se réclamant sans cesse de sa position à l'université. Il s'affolait... Allait-on le laisser entrer, enfin ? Si Carline était à l'intérieur, il devait la voir, il devait savoir pourquoi...

— Écoutez-moi, je connais le premier limier Farès ! Appelez-le !

Une petite porte s'ouvrit brusquement et deux arbalétriers du prince lui intimèrent l'ordre d'entrer. Alexis se faufila à l'intérieur derrière lui.

On leur fit traverser la grande cour aux pavés noircis qui menait à la tour, puis une salle d'attente aux vitres sales où quelques familles misérables attendaient sans grand espoir de pouvoir plaider la cause d'un parent emprisonné. Une porte épaisse et quelques marches plus loin, ils arrivèrent dans une grande pièce vide et voûtée où les soldats leur dirent d'attendre. Une porte claqua. Alexis tapa dans ses mains :

— Eh bien nous voici à l'intérieur, m'sieur Denio. Notez que je crois que c'est plus facile d'entrer que de sortir, hein ?

Rajustant ses lunettes, Jeophras regardait autour de lui. Qu'avaient-ils fait à sa fille ? Pourquoi l'avaient-ils amenée ici, et non pas à la caserne, comme d'habitude ?

Puis une des portes de la salle s'ouvrit et Farès fit son entrée, le pas lent et l'œil sombre. Florian Farès avait un visage long et creusé, fatigué par de nombreuses nuits de veilles et de soucis. Ses traits jadis solides étaient affaiblis par l'âge, et aujourd'hui il paraissait encore plus soucieux que d'habitude.

— Ah, Jeophras, vous êtes là.

— Florian, que se passe-t-il, par le Père de Tout ? Qu'a fait Carline ?

Comme beaucoup de limiers, Farès portait la moustache kelte, cet attribut brun et vigoureux conservant encore un peu de vigueur à son visage. Lui et Jeophras se connaissaient depuis des années, unis par la même

passion du jeu et de la bière brune. Farès, sous ses dehors rudes, était un homme éduqué, d'une haute tenue morale, le meilleur homme possible pour tenir un poste aussi ingrat et haï que celui de premier limier du prince. Ce dernier lui en était d'ailleurs reconnaissant puisque Farès occupait cette fonction depuis bientôt dix ans.

Il se lissa la moustache et regarda Jeophras d'un air désolé :

— Je ne peux pas trop vous en parler, Denio. Affaire diplomatique. Je vais essayer de vous expliquer...

Le limier regarda autour de lui, vérifiant qu'ils étaient bien seuls. Puis il dit à Alexis :

— Si j'entends à l'extérieur un mot de ce que je vais dire, je te fais écorcher en premier. Compris, vaurien ?

Les mains dans les poches de ses braies, levant la tête avec une arrogance crâne, Alexis acquiesça. Farès se tourna alors vers Denio :

— Hier soir... Il y a eu une réception chez Jaran Dai Nelles, dans la Petite Dvern. Que du beau monde... dont le prince, et surtout Nerio, seigneur de Lethys, un cousin du prince. Il était en visite incognito, il est arrivé juste hier matin... Et Carline se trouvait à cette maudite soirée, je ne sais pas comment ni pourquoi. Mais quand tout le monde est parti se coucher, elle est restée dans le jardin d'hiver en compagnie du prince de Lethys. Toutes portes closes...

Denio saisit le bras de Farès, se rattachant immédiatement à une hypothèse à laquelle il voulait croire :

— C'est ridicule... Jamais une histoire de coucherie n'a mené à la tour de Tram !

— Ce n'est pas une histoire de coucherie, Denio, dit Farès d'un air sombre. Elle l'a tué.

Denio recula, incrédule. Carline était une jeune femme impulsive, parfois colérique, mais certainement pas une meurtrière ! Non, pas une meurtrière... Les yeux baissés, désolé de livrer d'aussi mauvaises nouvelles à son ami, Farès continua :

— Personne ne l'a vue faire, bien sûr, mais d'après les serviteurs, les portes étaient closes. Ils sont restés ensemble, pendant plusieurs heures... Et quand une de ces esclaves, vous savez, une " Dépouillée ", a ouvert la porte au matin, il avait été poignardé. Un coup en plein cœur... Je ne sais pas comment s'est passée l'arrestation, je crois que des soldats montaient la garde autour du palais du prince Jaran et qu'ils l'ont immédiatement amenée ici, sur ordre de notre Domniam lui-même. Je n'ai été averti qu'il y a trois heures, je vous ai fait prévenir le plus vite possible.

Jeophras Denio ne répondit rien ; il avait le visage fermé et sévère, résolu :

— Je veux la voir, Florian !

— Ce n'est pas possible... Elle est au secret, ordre spécial du Domniam.

— Je veux la voir !

Il avait crié, saisissant les bras du limier, plantant son regard dans le sien :

— Florian, Carline est ma seule famille, j'ai juré de la protéger ! Il faut que je la voie, vous comprenez ? Même si elle est coupable, il faut que je la voie, que je lui parle !

Farès baissait de nouveau les yeux, évitant le regard de Denio, sans rien répondre.

— Florian ! Vous êtes influent, vous pouvez faire ça pour moi... Je ne vous ai jamais demandé de faveur, mais pour voir Carline, je... je...

Farès eut l'air à la fois triste et agacé :

— Jeophras, vous devez comprendre... Elle est au dernier sous-sol, par ordre du prince ! Personne, à part lui, ne peut la voir ! On l'accuse d'avoir tué un prince de sang...

Jeophras ne voulut rien entendre... Carline ne pouvait pas avoir fait cela, c'était strictement impossible. Il se calma un peu, joua machinalement avec ses lunettes puis demanda d'un ton neutre à Farès, en désignant la porte par laquelle ce dernier était arrivé :

— C'est par là qu'elle est emprisonnée ?

— Oui. Jeophras, ne faites pas de...

Jeophras s'élança, courant vers la porte, la claquant derrière lui et dévalant quatre à quatre les marches qui se trouvaient derrière. Il entendit Farès et Alexis qui l'appelaient, mais nul ne pourrait l'empêcher de voir Carline, par l'Artisan de l'Univers ! Il descendit l'escalier en colimaçon dans l'obscurité, passa une porte, puis une deuxième... Tout en bas, avait dit Farès, tout en bas.

L'escalier déboucha dans une petite pièce circulaire, ne comprenant qu'une seule porte, gardée par un homme musclé vêtu d'un gilet et d'un pantalon de cuir. Ses traits épais et féroces, l'épée pendue à sa ceinture, ne laissaient présager rien de bon.

— Holà ! On ne passe pas !

Jeophras entendit des bruits venant de l'escalier, Farès arrivait sans doute...

— Laissez-moi voir ma fille !

L'homme fit un signe de dénégation. Une voix parvint de l'autre côté de la porte :

— Que se passe-t-il, Kasny ?

— Rien du tout. Juste un importun...

Jeophras essaya de passer, mais l'autre lui interdit le chemin. Alors, faisant un geste dont il se serait cru incapable, Jeophras lança un violent coup de pied à l'homme, la pointe de sa chaussure frappant juste sous la rotule. Le dénommé Kasny poussa un cri et s'affaissa, laissant juste le temps à Jeophras de se faufiler et d'ouvrir la porte. Il faisait une folie, il le savait... La partie raisonnable de son être lui criait de remonter, d'essayer d'obtenir l'aide de Farès et d'attendre le procès, mais cette histoire était tellement absurde. Carline, tuer le prince de Lethys ? C'était impossible...

Un homme grand et mince se tenait dans la partie du cachot consacrée aux visiteurs, juste meublée de trois chaises branlantes. La prisonnière, dont on ne devinait qu'une forme blanche gisant contre le mur du fond, se trouvait derrière une grille épaisse.

Denio claqua la porte derrière lui et vit avec bonheur que la clef était dans la serrure. Il la tourna, empêchant Kasny de venir le rejoindre. L'homme regarda Jeophras, contrarié. Il était vêtu d'habits bruns et un collier de barbe entourait son visage aux traits fuyants. Qui était-ce ? Un limier, certainement...

— Qui êtes-vous, monsieur ? J'avais donné l'ordre qu'on ne nous dérange pas...

En sueur, soufflant, Jeophras le regarda à travers ses lunettes.

— Je viens voir ma fille adoptive, monsieur.

— Je vous l'interdis. Sortez d'ici immédiatement.

De l'autre côté, Kasny tournait violemment la poignée, faisant trembler la porte. Ignorant la remarque de l'homme en brun, Jeophras ramassa la lanterne, se dirigeant vers la forme blanche allongée. Il ne distinguait pas bien... Il pensa un instant que Farès s'était peut-être trompé, que ce n'était pas Carline... Mais quand il voulut passer, l'inconnu se mit sur son chemin et le foudroya du regard :

— Sortez, monsieur. Je vous l'ordonne.

Mais qui était-il, celui-là ? Son visage rappelait quelque chose à Denio. La porte trembla encore sous les efforts de Kasny. Jeophras prit un air résolu.

— Qui que vous soyez, laissez-moi passer.

L'autre croisa les bras et ne s'écarta pas. Très bien... De sa main libre, Jeophras le repoussa brutalement, si fort que l'inconnu buta sur une chaise et tomba au sol. Profitant du chemin ainsi dégagé, Denio s'approcha de la grille, cherchant à distinguer... Il ne voulait pas la reconnaître, il préférait découvrir qu'une autre avait été emprisonnée ici, une autre jeune femme de nom similaire, peut être... Timidement, il appela :

— Carline ?

Elle gisait sur le côté, à même le sol nu, la tête enfouie au creux de ses bras ; son seul vêtement était une mauvaise chemise de coton, sale, couverte de taches brunes ; à l'appel de son nom, elle se redressa avec difficulté, protégeant son visage de la lumière de la lampe.

— Jéo ?

Jeophras trembla en entendant ce nom familial, qu'il ne tolérait de personne d'autre qu'elle... Puis elle baissa le bras, le regardant en plissant les yeux ; son visage était tuméfié, à moitié caché derrière une pluie de cheveux sales ; on avait peine à croire qu'elle n'était enfermée ici que depuis quelques heures...

Jeophras entendit l'autre homme se relever et ouvrir la porte... Kasny allait entrer. Mû par un sentiment d'urgence, Jeophras se colla contre la grille, tendant la main vers sa fille adoptive :

— Carline, dis-moi que ce n'est pas vrai, dis-le moi... Je te ferai sortir d'ici, je te le promets... Je...

Il balbutia, perdant sa contenance. Carline se mit debout avec difficulté et avança vers lui, l'air désolé :

— C'est moi qui l'ai tué, Jéo...

— Non !

La voix de Jeophras résonna brusquement entre les murs du cachot ; elle n'avait pas dit cela, c'était impossible... Elle se jeta alors contre la grille et ils s'enlacèrent, séparés par les barreaux qui leur entraient dans la chair. Leurs mains se rencontrèrent et il sentit qu'elle lui glissait un bout de carton froissé. Cette étreinte ne dura qu'une brève seconde car une main puissante saisit l'épaule de Jeophras et le tira en arrière. Il entendit la voix de Kasny :

— Personne n'approche la prisonnière, je croyais que c'était clair...

La brute le fit pivoter, le tournant face à l'homme en brun qui se tenait près de la porte, plein de colère. Il entendit Kasny ricaner :

— Alors, monsieur, on reconnaît Son Altesse ?

Jeophras pâlit. Ce visage familier... Par le Créateur Universel ! C'était le prince ! Il avait bousculé et jeté par terre Melki Daï Nelles, prince de Dvern ! Il tenta désespérément de balbutier une excuse :

— Votre Altesse, j'étais aveuglé, je... ma fille...

Le prince ne parut pas l'entendre ; il tremblait d'une colère froide.

— Kasny, débarrasse-moi de lui.

— Volontiers, Altesse.

La brute fit de nouveau pivoter Jeophras et lui lança son poing dans le ventre. Plié en deux, le souffle coupé, Jeophras ne vit pas venir le second coup qui s'écrasa sur son visage et le catapulta en arrière, l'envoyant heurter le mur. Sonné, il glissa par terre et entendit qu'on criait, Carline, sûrement, le prince peut-être... Kasny approchait d'un pas lourd. Par réflexe, Jeophras retira ses lunettes et les glissa dans la poche de sa veste, en même temps que le carton qu'il tenait serré dans sa main. Puis un coup de pied lui arriva dans l'estomac, qui lui ôta ce qui lui restait de souffle et l'amena au bord de l'évanouissement.

Il entendit confusément des voix, puis sentit qu'on le soulevait pour l'emmener autre part, plus haut. Il avait la nausée et saignait du nez, le liquide chaud coulant dans son cou et salissant sa chemise. On le laissa à même le sol, les pas s'éloignèrent. La respiration sifflante, le ventre crispé, il essaya de récupérer, couché sur le côté. Il ouvrit les yeux.

Il vit une paire de belles chaussures de cour de cuir clair, ornées de grosses boucles comme le voulait la mode. Quelqu'un se tenait debout près de lui.

Jeophras aspira une grande goulée d'air, puis une autre. L'homme qui se tenait à côté de lui demanda sur le ton d'une conversation mondaine :

— Vous êtes donc Jeophras Denio ?

— Oui.

— C'est bien vous qui avez écrit cet intéressant mémoire sur l'utilisation mécanique des ressorts ?

Une nouvelle goulée d'air. Sa respiration redevenait peu à peu normale. La situation lui paraissait complètement surréaliste... Alors qu'il avait l'impression d'agoniser dans une sombre salle de la tour de Tram, on lui posait des questions sur ses mémoires... Qu'est-ce que ses mémoires pouvaient bien avoir à faire avec...

— C'est moi qui l'ai écrit. Avec Conrad Diedin... Et Enric Baïshan.

— C'est un travail sérieux.

La voix était agréable, conciliante. Après un silence, elle continua :

— Je suis Jaran Daï Nelles, prince de la Petite Dvern. Je vous préviens afin que vous ne me frappiez pas comme vous l'avez fait avec mon frère... Relevez-vous.

Jeophras leva les yeux et vit qu'on lui tendait la main. Gémissant, il se releva et se retrouva encore titubant face au second prince qu'il croisait en cette sombre journée.

Jaran Daï Nelles était aussi grand que son frère, mais beaucoup plus pâle, pâleur encore renforcée par son habit gris perle. Ses longs cheveux étaient blancs et ses yeux renvoyaient la lumière comme deux miroirs parfaits ; son iris avait l'apparence du vif-argent, mouvant et captivant. Denio le dévisagea un long moment sans rien dire, fasciné par l'apparence fantomatique du mystérieux frère du seigneur de la ville. Il portait des manchettes et un jabot vaporeux, le tissu moiré de son gilet jetait des reflets étranges sous sa veste à longs pans.

Jeophras ne savait trop comment se tenir. Ils étaient seuls dans la grande salle voûtée où il se trouvait avec Farès quelques minutes plus tôt.

Jaran Daï Nelles lui tendit un mouchoir.

— Pour votre nez, monsieur Denio. Vous êtes en train de tacher votre chemise.

Jeophras remercia et commença à éponger le sang. Pendant ce temps, regardant distraitement autour de lui, le prince de la Petite Dvern ajouta :

— Vous devriez venir avec moi... En ce moment, mon frère est furieux contre vous, il se dispute avec son

premier limier. Dans quelques heures, il vous aura oublié, mais pour l'instant vous feriez mieux de ne pas rester ici.

— Venir avec vous ?

— Chez moi, monsieur Denio. Chez moi. Et ainsi, nous pourrions parler de vos machines volantes.

Un peu égaré, Jeophras suivit alors Jaran Daï Nelles hors de la tour. Comment allait-il pouvoir aider Carline s'il s'en allait ainsi ?

Émergeant sous le ciel gris, il remit ses lunettes et aperçut deux voitures richement ouvragées qu'il n'avait pas remarquées en entrant. Ce n'est qu'en montant dans l'une d'elles qu'il se demanda ce qu'était devenu Alexis.

La voiture roulait depuis plusieurs minutes dans les rues de la ville. Le nez de Jeophras avait cessé de saigner, il avait moins de mal à respirer, bien qu'il se sentît encore un peu nauséux. Assis en face de lui sur la confortable banquette de velours rouge, le prince Jaran le regardait en silence. Mal à l'aise de se retrouver dans une telle situation, Jeophras s'excusa maladroitement :

— Je suis désolé, Votre Altesse. Cette histoire me préoccupe tellement...

Le prince de la Petite Dvern hocha nonchalamment la tête. Les rideaux des fenêtres étaient à moitié tirés ; il faisait sombre, et les yeux de Jaran Daï Nelles luisaient dans l'obscurité comme ceux d'un chat. Contrairement à son frère, le prince Jaran n'avait rien d'athlétique ; il était mince, presque fluet. Son visage, par contre, avait quelque chose de troublant, qui n'était pas seulement dû à ses yeux. Il n'était pas vraiment beau, non, mais il avait une façon particulière de se tenir, de laisser tomber ses longues boucles blanches sur ses épaules, de laisser un sourire sensuel naître sur ses lèvres... Une façon de se composer un masque... Jeophras avait dû à plusieurs reprises rencontrer des hommes de pouvoir, des gens de hautes familles, même s'il se retrouvait pour la première fois face à celle de Dvern. Lorsqu'il était à Veria avec les Républicains du Troisième Cercle, il avait même occupé un poste important dans l'administration de la ville. De cette expérience, il avait appris à reconnaître ceux qui savent gouverner de ceux qui n'y arriveront jamais... Et il se dit qu'entre les deux frères, le plus apte à être au pouvoir était sans doute Jaran.

— Carline est ma fille adoptive, vous comprenez... Je l'ai adoptée, il y a dix ans...

Le claquement des sabots sur les pavés se tut un instant ; la voiture était prise dans un encombrement. Jeophras continua :

— En fait, Carline est ma belle-sœur. Elle et ma femme avaient plus de quinze ans d'écart. Et quand Pandora m'a... quitté, elle m'a demandé de veiller sur elle et de l'élever comme j'aurais élevé un enfant venu d'elle. Carline avait sept ans, alors. J'ai promis.

Jeophras avait du mal à continuer. Évoquer Pandora avivait toujours en lui des souvenirs mi-chaleureux, mi-douloureux, comme une braise jamais vraiment éteinte. Il se demanda soudain pourquoi il parlait ainsi au prince de la Petite Dvern, le maître de cet étrange quartier indépendant de la ville, un homme que certains esprits qualifiaient de monstre et de tyran.

— J'ai fait de mon mieux pour l'élever, j'ai tenu ma promesse... Mais on ne devient pas ainsi le père d'une enfant de sept ans, surtout quand cette enfant a le caractère de Carline. Elle n'arrêtait pas de se fourrer dans les ennuis...

Le prince de la Petite Dvern regarda par la fenêtre, d'un air légèrement ennuyé, Jeophras se dit qu'il n'avait peut-être pas envie d'entendre ses histoires. Gêné, il se tut ; le prince conserva son attitude rêveuse.

Quelques instants plus tard, la voiture repartait et bientôt ils franchissaient le portail de la Petite Dvern.

Dans la Petite Dvern, la veille.

Le début du jeu.

Une bouffée d'air chaud mêlée d'une odeur de végétation sautèrent à la gorge de Carline au moment où Amya ouvrit la porte du cloître. Elle entendit des voix, au travers de la végétation, entrevoyant des silhouettes au-delà des minces colonnes de pierre... Les invités du prince étaient déjà là. Mal à l'aise, elle s'arrêta.

— Amya, je ne veux pas y aller.

La Dépouillée se retourna et lui jeta un regard neutre.

— Son Altesse le prince Jaran sera très mécontente si vous lui désobéissez...

Carline hésita, essayant d'ajuster sa robe pour qu'elle la couvre un peu plus. Ce tissu était si transparent... On

voyait presque les épines tracées sur sa peau. Amya se montra insistante :

— Venez, Son Altesse nous attend.

Prenant une longue inspiration, Carline la suivit jusqu'au le jardin. Le soleil couchant faisait naître de beaux reflets orange sur le toit de verre pyramidal qui couvrait le cloître. L'air était chaud et humide, comme dans une serre.

Ce jardin était la plus belle partie du palais de Jaran Daï Nelles, souverain dément de la Petite Dvern, le minuscule royaume au centre de la ville. Quelques années auparavant, lorsque mourut le sévère Arenki Daï Nelles, son fils Danil lui succéda sous le nom de Melki Daï Nelles. Mais Danil avait un frère jumeau, Jaran, un jeune homme d'humeur étrange et vagabonde né seulement une heure après lui. Jeophras avait un jour expliqué à Carline que Jaran avait proposé à Danil le marché suivant : il jurait de ne jamais convoiter le trône de son frère, mais en échange Danil devait concéder à son frère la souveraineté sur la Petite Dvern, l'ancienne prison de la ville ouverte cinquante ans plus tôt sur ordre de l'empereur Elmanthe. Personne ne voulait de ce quartier entouré de murs, que l'on disait hanté par les fantômes de tous les voleurs, meurtriers et assassins qui y étaient morts, et Danil avait cédé. Ainsi, depuis maintenant une quinzaine d'années, il y avait à Dvern deux Domaines. Le premier, le Dvernian, était l'un des plus riches de l'Empire, centré autour de la ville de Dvern. Et le second, extraordinairement plus petit mais de même rang, n'était qu'un minuscule quartier entouré de murailles en plein cœur de la ville : la Petite Dvern.

Enfant, Carline s'était aventurée dans les rues de cette partie de la ville ; elle avait regardé les peintres engagés par le prince Jaran couvrir les murs de fresques fleuries, elle avait observé les ouvriers qui restauraient l'ancien monastère Saint-Erkyl pour en faire un palais. Puis le quartier était devenu étrange, on avait interdit aux enfants d'y entrer. Jeo avait même été particulièrement sévère en ce sens avec Carline et elle n'avait pas osé braver l'interdit. On disait que des gens y disparaissaient, que les habitants se droguaient, jouaient à des jeux décadents et pervers. Les lois étaient différentes de celles du Dvernian et les amies de Carline à l'école (quand elle allait encore à l'école) lui expliquaient qu'on y avait le droit de voler, ou de tuer, mais que poser le pied dans l'hôtel du *Kelt repu* ou dans le palais du prince avant le coucher du soleil était puni de mort, de même que ne pas saluer le prince quand il passait dans la rue...

Amya avait disposé une table carrée au centre du jardin. Des chaises confortables entouraient la table et de nombreux meubles avaient été apportés : petit banc pour la dépouillée, commode contenant les services à boissons, guéridon sur lequel était posée une coupe de fruits, longue banquette recouverte de coussins disposée à côté du puits.

Au centre, là où Amya avait installé ce drôle de petit salon, se trouvait une clairière centrée sur le puits. C'était un des plus beaux puits que Carline ait jamais vus ; le long de sa margelle sculptée, une frise à moitié effacée montrait Andall frappant la pierre d'Arcast avec son bâton pour en faire jaillir l'eau et les mineurs s'abreuvant du liquide béni.

Un vieux chêne poussait au bord de la clairière, surplombant le puits de ses longues branches dénudées. Les plus hautes, celles qui frôlaient le toit de la serre, étaient encore éclairées en biais par les derniers rayons du soleil.

Amya prit une bougie, à l'aide de laquelle elle commença à allumer toutes les autres lampes qu'elle avait disposées sur les meubles et sur le sol. La multitude de flammes ainsi créées donna au jardin une lueur presque festive, irréelle. Et comme si Carline avait été dévoilée par la lumière, le prince de la Petite Dvern, Jaran Daï Nelles, tourna vers elle ses yeux d'argent et dit doucement :

— Carline, te voici enfin. Laisse-moi te présenter celui de mes invités que tu ne connais pas.

Il se tourna vers un homme de haute stature, qui s'épongeait le sang de petites coupures au cou et au visage.

— Nerio, dit Jaran, voici Carline, qui est mon invitée en ce moment. Carline, salue je te prie le prince Nerio de Lethys, mon cher cousin.

Nerio de Lethys... Le matin même, alors que Carline était montée dans la chambre du prince pour s'enquérir de ses volontés, Jaran avait parlé de Nerio en ces termes :

— Nerio est un de mes cousins, Carline. Presque un frère... Nous avons passé une partie de notre enfance ensemble.

Il avait porté une coupe de vin à ses lèvres d'un air pensif avant de continuer :

— J'attendais sa visite depuis si longtemps ... Tu comprends, il a quitté Dvern voici quelques années, nous

laissant... en froid. Cette visite est une sorte de réconciliation.

— Qu'avait-il fait ?

— Il avait rompu un serment d'enfant. Pathétique, n'est-ce pas ? Pauvre Nerio...

Et maintenant, Carline pouvait observer le *pauvre Nerio*. C'était un bel homme, de fière allure. Ses petites blessures paraissaient le contrarier, mais il sourit en apercevant Carline, lui baisant la main de la manière la plus élégante qui soit.

— Mademoiselle, c'est un hasard heureux qui nous a fait nous rencontrer.

Carline se rendit compte qu'elle aimait être traitée en dame du monde ; elle sourit aimablement à son tour :

— J'en suis persuadée, Votre Altesse.

Puis, regardant les blessures :

— Que vous est-il arrivé ?

Le prince de Lethys fronça légèrement les sourcils :

— Je me suis malheureusement laissé convaincre d'essayer mon escrime contre celle de l'homme mécanique qui se tient dans le cloître. Le diable était plus fort que je ne le pensais...

Il rit. Il était vêtu de blanc et d'or, avec une longue veste basse et un gilet orné d'arabesques ; brun, les cheveux courts mais bouclés, un visage d'homme d'action, carré et droit. Et il était prince de Lethys... Lethys, la ville des cygnes. Non... finalement ce n'étaient pas des arabesques que les fils d'or dessinaient sur le gilet de Nerio, mais des cygnes. Que Lethys devait être belle, comparée à Dvern ! Carline imagina des jardins ornés de fleurs claires et de bassins où évoluaient les gracieux oiseaux blancs. Le prince de Lethys était en tout cas autrement plus chaleureux et sympathique que celui de Dvern... Qui se trouvait justement juste à côté.

Danil Melki Daï Nelles, le frère de Jaran, aussi sombre que Jaran était clair. Carline avait trop souvent proclamé des idées républicaines pour pouvoir aimer ce souverain dont les chansonniers moquaient l'indécision et la faiblesse d'âme. Melki Daï Nelles était un homme trop petit pour une aussi grande tâche, disaient les gazettes et les agitateurs. À côté du prince Nerio, il paraissait presque faible, vêtu de son austère habit brun... Jamais Carline n'aurait imaginé assister un jour à pareille réception et voir trois princes d'aussi haut rang dans la même pièce. Surtout entourés de si peu d'apparat... L'austère Danil, le pauvre Nerio. Et Jaran, le fou. Elle rit toute seule de ses pensées.

— Ma chère, vous voir sourire est un rare plaisir.

C'était Lucian Matteo qui venait de parler. De tous les invités, c'était lui que Carline connaissait le mieux. Les flammes irrégulières des lampes marquaient des ombres profondes sur ses traits creusés. Lucian Matteo devait avoir une soixantaine d'années ; homme sec au regard vif, il parlait peu mais ses paroles tombaient toujours juste. Elle ne l'aimait pas : depuis qu'elle était ici, il avait été si sévère avec elle... Et cette façon qu'il avait de s'habiller... Tout de noir avec juste un foulard rouge, tache de sang autour de son cou.

Et la dernière invitée, Lara Daï Sennes, comtesse d'Avern. Une cousine des princes, âgée d'une trentaine d'années, altière, voire arrogante. Carline admirait son élégance, la simplicité recherchée de sa toilette, la qualité de sa robe. Lara avait le visage impénétrable des statues dont le sourire de marbre cache des mystères que seul le sculpteur connaît.

Amya avait fini d'allumer les lampes ; Jaran rompit le silence en annonçant :

— Vous pouvez prendre place, le jeu peut commencer.

Dans un froissement de tissu, la comtesse Lara s'assit sur une des chaises. Lucian Matteo l'imita, souriant mystérieusement.

— De quoi veux-tu parler, Jaran ? demanda Danil.

Nerio était intrigué lui aussi :

— De quel jeu s'agit-il ?

Jaran semblait amusé ; intriguée à son tour, Carline regarda la table marquetée autour de laquelle les chaises étaient disposées. Un large plateau de bois blanc avait été posé sur la table et, sur ce plateau, on avait peint un enroulement de cases en spirale : un jeu de l'oie. Les cases en étaient peu colorées, essentiellement de noir et de rouge, mais les dessins en paraissaient très fins, comme s'ils avaient été gravés avec une pointe chaude. Des pions étaient disposés autour du jeu, ainsi que des jetons, un cornet et deux dés en ivoire.

— C'est un jeu de l'oie, dit doucement Jaran. Ou jeu du cygne, mon cher Lucian, si vous maintenez votre théorie selon laquelle oie et cygne seraient en fait le même animal...

Nerio de Lethys se recula d'un pas et dit avec ironie :

— Je suis désolé, mon cousin, mais mon voyage m'a beaucoup fatigué. Je crains de devoir vous laisser jouer seuls. Je me suis bien assez amusé en essayant ton mannequin à escrime...

Danil approuva :

— Jaran, nous ne sommes plus des enfants depuis longtemps. Garde tes jeux pour les habitants de la Petite Dvern...

Il ne dit rien de plus, attendant la réaction de son frère. Le prince Jaran inclina légèrement la tête, regardant Danil et Nerio avec une moue désapprobatrice.

— Mon frère, ne m'offense pas en refusant mon invitation. Je t'ai offert mes conseils, ainsi que mon palais pour que tu puisses rencontrer notre cousin en toute liberté, loin des espions de la ville... Je ne te demande que deux heures de ton temps. D'habitude, tu sembles apprécier ma compagnie.

Il sourit doucement, puis se tourna vers Nerio :

— Quant à toi, mon cousin, je t'ai connu plus joueur... Ton bateau ne repartira pas avant demain matin. Craindrais-tu de ne plus avoir de chance aux dés ?

Nerio rit :

— Je crains surtout tes fourberies, Jaran. Car il me semble que tu n'as pas beaucoup changé durant ces quinze dernières années.

— Alors ne bois pas de vin, Nerio, et assieds-toi dos à l'arbre. Je crois me souvenir que tes soldats entourent le palais... Ils sont à portée de voix, derrière cette porte.

Puis d'un ton plus sec :

— Je suis curieux de savoir si la fortune t'accompagne encore, Nerio.

— Je crois que c'est bien le cas, Jaran.

— Prouve-le donc.

Les deux hommes se défièrent du regard. Puis Nerio rit de nouveau et avança, assuré, jusqu'à la table :

— Très bien. J'accepte de jeter quelques dés. Puis je m'en irai.

Tirant la chaise qui se trouvait dos à l'arbre, il s'assit entre Lara et Lucian Matteo. Après une hésitation, Danil le rejoignit. Carline prit place à son tour, sur un geste du prince Jaran. Ce dernier paraissait tout à fait joyeux et regarda chacun des convives à son tour.

— Vous connaissez tous les règles du jeu ? J'y ai apporté quelques modifications mineures... Tout d'abord, nous jouerons sans mise, mais...

Dehors, le soleil disparut derrière les toits de la ville. L'ombre s'étendit sur le jardin, qui ne fut plus éclairé que par le cercle brillant des lampes.

Nerio

Palais princier de Lethys, troisième jour de Samma la chaude, 49 NC, dix-huit ans plus tôt.

Le palais du prince de Lethys était agité comme pour une naissance ou un mariage ; les serviteurs et les servantes couraient partout, préparant les salons, remplaçant les chandelles, changeant les rideaux... Le jeune Nerio de Lethys, prince héritier du Domaine, aimait cette agitation. Cela changeait des journées si organisées qui s'y déroulaient d'habitude ! Pour une fois, il n'était pas mécontent de revenir de Kerolen.

L'enfant unique du prince Amerius Cygnis et de la princesse Carina se devait de recevoir une éducation soignée ; c'est pourquoi ses parents avaient jugé bon de l'éloigner de la cour et de le confier à un de leurs serviteurs les plus dévoués, Marcus Van Fels, anciennement secrétaire personnel de la princesse et neveu du prince.

Nerio aimait bien Marcus ; certes, il était souvent d'une humeur sévère mais cette humeur disparaissait dès qu'il quittait le palais. Au château de Kerolen, Marcus se comportait presque comme un grand frère, un grand frère parfois un peu strict...

Assis dans un coin du salon jaune (sa chambre ayant été réquisitionnée pour de sombres raisons), Nerio lisait tranquillement un recueil de contes mythologiques. Marcus prétendait que les héros de ces contes devaient servir de modèles à l'homme... Nerio, qui n'était pas tout à fait d'accord, trouvait ces héros globalement plutôt bêtes, prêts à sacrifier fortune et puissance pour servir le Destin. Servir le Destin... Qui était-il donc, ce

Destin que les anciens hommes semblaient vénérer plus que l'Unique ? Une illustration du livre le représentait sous la forme d'un homme vêtu de rouge, portant un bâton. De longs cheveux blancs dissimulaient son visage, et on disait qu'il valait mieux ne pas croiser son regard. Nerio trouvait qu'il ressemblait à Andall, en plus sombre. Et Andall était bon, alors que le Destin n'était ni bon, ni mauvais.

L'enfant referma le livre et chercha Marcus des yeux. Ce retour de Kerolen s'était fait dans des circonstances plutôt étranges. D'habitude, Marcus et lui passaient à Lethys trois ou quatre fois l'an, chaque fois pour deux ou trois semaines. Or, ils étaient venus pour le Carminien, un mois auparavant. Marcus semblait soucieux.

Nerio le vit surgir d'un couloir et marcher vers lui :

— Viens, Nerio. Il faut te préparer.

— Me préparer ? Pourquoi ?

Marcus avait son air sévère des jours de cour, mais il s'y ajoutait autre chose.

— Que se passe-t-il, Marcus ? Je demande à tout le monde mais personne ne veut rien me dire...

L'autre hésitait ; prenant une résolution, il dit :

— Viens, gamin. Je vais te montrer quelque chose... Ça t'aidera à comprendre.

Ils montèrent dans la tour de l'observatoire, celle que le grand-père de Nerio, astronome réputé, avait fait construire. Cette tour était équipée de trois magnifiques lunettes de cuivre ouvragé qui, ultime fierté atlane, ne devaient rien à l'habileté mécanique des Gdémians. Nerio aimait l'observatoire, c'était un endroit où on pouvait s'amuser ; mais on le laissait rarement se servir des lunettes.

Il faisait très beau sur Lethys, ce jour-là. La lumière inondait le dernier étage de la tour, faisant rutiler les cuivres. Tout autour, par les trois larges fenêtres, on pouvait voir les toits blancs de la ville qui s'étalait tout autour. La fenêtre sud-ouest donnait sur les jardins. Celle de l'est sur le port et la mer scintillante. On distinguait même les mouettes, qui n'étaient que des points minuscules dans le ciel.

— Tiens, Nerio. Prends la lunette et regarde ce navire, là-bas.

— Le gros avec les voiles noires ?

— Celui-là même.

Heureux de pouvoir se servir du délicat instrument, Nerio monta sur le tabouret, orienta le tube de cuivre et fit jouer les molettes. L'image, d'abord extrêmement floue, devint de plus en plus nette. Il distinguait les petites maisons du port, le linge séchant entre les toits, les mouettes posées sur la corniche de la capitainerie. Il déplaça légèrement l'appareil, observant maintenant les navires, la forêt de mâts, les cageots de poisson et... plus loin dans la crique, le navire que Marcus lui avait désigné. Nerio ne put réprimer un cri de surprise : ce bateau était énorme, plus gros que tous ceux qu'il avait jamais vus. C'était un vaisseau de guerre colossal, large, bas sur l'eau, comme un monstre marin. Deux rangées de canons de cuivre bordaient ses flancs. Son bastingage était peint de rouge et d'or, la coque en était sculptée de la poupe à la figure de proue, une énorme tête de taureau, puissante, cornes en avant. Il comportait quatre mâts énormes soutenant une toile immense de voilures et de cordes. Et toutes les voiles étaient noires.

— C'est un gros navire, murmura Nerio. Est-il à nous ?

— Regarde ses couleurs...

À l'arrière du bateau, au-dessus de la brigantine, flottait un grand étendard que le vent n'arrivait pas à gonfler. Un étendard rouge et noir, sur lequel Nerio distingua trois lunes couchées. Les couleurs des Daï Nelles, les couleurs de la puissante famille de Dvern qui, étaient, Nerio le savait, les vrais maîtres de la côte est du continent, plus que l'Empereur qui commandait, là-bas, depuis Atlantys. Fronçant les sourcils, Nerio demanda :

— Le prince de Dvern vient nous rendre visite ?

— Pas lui, son ambassadeur...

Soudain, Nerio comprit et demanda d'un ton inquiet :

— C'est à cause de l'autre, qui est mort durant les jeux, c'est ça ? Ils reviennent à cause de ça ? Ils vont nous faire la guerre ?

C'était pour ça que tout le monde était aussi soucieux, c'était à cause de cette histoire... Quand ils étaient venus pour le Carminien, comme chaque année, Marcus et Nerio avaient assisté aux jeux sur le grand stade de la ville. Or, cette fois-ci, il y avait un Dvernien en visite à Lethys, une histoire de diplomatie qu'on n'avait pas jugé bon d'expliquer à l'enfant. Mais il se souvenait bien du Dvernien, un grand jeune homme sympathique, fort comme un des meilleurs guerriers de la garde du palais, si beau que toutes les servantes disaient qu'elles étaient amoureuses de lui. Il se nommait Antonos Arenki Daï Nelles, Nerio s'en souvenait parce que les

Dvernians avaient des noms bizarres : leur premier prénom était un prénom normal, mais le deuxième, le nom sous lequel ils régnaient, venait d'un autre langage... Antones Arenki Daï Nelles. Il avait dit à Nerio qu'ils iraient faire du cheval, après les jeux. Mais cela avait été impossible, tout bêtement parce que le Dvernian était mort. C'était difficile à croire, mais il était mort pendant les jeux, lors de la lutte à main nue. Il se battait contre Feryn Aidan, le chef des soldats du château, un homme de forte stature. Et Feryn avait lancé un coup de poing à la tête d'Antones Daï Nelles, Nerio l'avait bien vu. Antones était tombé, on l'avait cru assommé, simplement inconscient. Puis les soigneurs étaient arrivés et on avait aperçu le sang sur le sable : le cercle de lutte était juste sous la tribune princière, Nerio avait tout vu. Les soigneurs n'avaient servi à rien, il était mort... Pauvre Feryn, il était vraiment désolé ; Nerio comprenait, c'était pas de sa faute si les Dvernians avaient la tête si fragile ! Il faut dire qu'Aidan était quelqu'un avec des poings énormes : on aurait facilement pu enfermer un petit lapin au creux de ses mains, en tous cas c'était ce que disaient les soldats... Et bien sûr, les Dvernians n'avaient pas apprécié. C'était pour ça qu'ils étaient venus avec leur bateau de guerre, pour faire la guerre avec Lethys.

— Non, Nerio. Ils ne sont pas venus faire la guerre... On ne peut plus se faire la guerre entre cités, maintenant, plus depuis qu'il y a un Empire. Mais apparemment ils ne sont pas contents... Ce bateau à tête de taureau, là-bas, s'appelle la *Colère Divine*, il transporte un ambassadeur spécial du prince Arenki. Et ils ont demandé par courrier que tu sois là quand l'ambassadeur parlera devant tes parents, ce soir.

— Pourquoi moi ?

Marcus reprit son air soucieux :

— Je ne sais pas, et c'est bien ce qui m'inquiète. Avec ces Dvernians, on peut s'attendre à tout.

L'ambassadeur allait être reçu dans la grande salle du palais. On avait recouvert les murs de tissu noir, et laissé pendre des tentures noires depuis la galerie ; tous les membres de la cour admis à la réception étaient en vêtement de deuil, Nerio compris, qui trouvait ça un peu exagéré puisque le mort était d'une autre famille. Il n'y avait que très peu de soldats, mais beaucoup de courtisans et de prêtres ; avec tout ce monde en noir et le soleil magnifique qui brillait encore dehors, il faisait horriblement chaud dans la pièce. Nerio observa ses parents : sa mère avait l'air triste et tendu, son père restait impassible. Nerio admirait son père, le prince Amerius Cygnis. Il avait près de soixante ans et avait dû conquérir son trône de ses propres mains : pendant plus d'un siècle, une dynastie illégitime avait régné sur Lethys. Il avait fallu plusieurs années et l'aide de l'empereur Elmanthe pour que la famille Cygnis retrouve le pouvoir ; mais c'était bien lui l'artisan principal de cette reconquête, le prince aux mains blanches, comme le nommaient les gens du peuple. La seule trace de couleur se trouvait derrière son trône : cerné de noir, un grand étendard aux couleurs de Lethys surplombait le prince et sa femme.

On attendait l'ambassadeur depuis maintenant une heure ; tout le monde essayait de rester digne mais il faisait vraiment trop chaud. Nerio s'était déjà absenté une fois pour aller se soulager... Heureusement, l'ambassadeur n'était pas arrivé entre-temps.

— Il le fait exprès, murmura Marcus.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Il fait exprès de nous faire attendre...

Plusieurs interminables minutes passèrent ; il y avait des flottements dans les rangs des courtisans, on entendait soupirer les femmes enfermées dans leurs corsets. Puis, brusquement, alors que le prince Amerius, en colère, s'apprêtait à se lever, la porte principale s'ouvrit et un héraut cria :

— Monseigneur l'Éliarche Peran Daï Nelles, Éliarche de Dvern, Ambassadeur de Son Altesse le prince-Domniam Arenki Daï Nelles de Dvern !

L'instant suivant, une longue procession entra dans la salle. En tête, un homme maigre aux joues creuses marchait à grands pas décidés ; il était lui aussi vêtu de noir mais portait par-dessus sa robe ecclésiastique l'écharpe violette des Éliarches. Derrière lui suivaient douze serviteurs portant sur leurs épaules un grand lit noir sur lequel reposait une forme blanche allongée ; douze soldats escortaient ce sinistre cortège. Il y eut un frémissement parmi les spectateurs.

— Ils n'ont pas osé ramener le cadavre ! dit Marcus, aussi bas que possible.

— Je crois que c'est une statue d'Antones, lui répondit Nerio qui avait une meilleure vue.

Quand ils arrivèrent devant le trône, les hommes déposèrent la litière et s'en écartèrent, les bras croisés. Devant tant d'arrogance, le prince Amerius se leva et toisa les visiteurs du haut de l'estrade ; il parla d'un ton

ferme :

— Bienvenue chez moi, Peran Daï Nelles. Je partage ton affliction, quant à la perte de ton neveu. Mais j'aimerais savoir pourquoi ton frère, le prince Arenki, juge bon d'envoyer un navire de guerre pour accompagner sa délégation !

Nerio fut impressionné par la voix tonnante de son père, qu'il avait toujours connu plutôt réservé. Mais Peran Daï Nelles se contenta de sourire d'un air cruel :

— Ce navire est venu rappeler à tes citoyens la suzeraineté de Dvern ! Il est là pour te rappeler, prince, que le seigneur Arenki Daï Nelles, mon frère, est ton suzerain !

— Je ne le sais que trop bien, Peran. Et j'ai toujours été fidèle aux accords passés avec Arenki.

Il se tut. Nerio entendit bruire les courtisans ; Marcus grommela :

— Quelle insolence ! Parler ainsi au prince de Lethys ! Le seigneur Amerius devrait jeter ce malotru en prison !

La princesse Carina se pencha vers Marcus :

— Mon ami, taisez-vous. On ne traite pas à la légère avec les Dvernians... Leurs navires nous protègent des pirates keshites, n'oubliez pas !

Quand le silence fut complet, Peran Daï Nelles, les mains croisées derrière le dos, presque gouailleur, reprit la parole :

— Dans sa grande affliction, après la perte de son fils et héritier, le prince-Domniam Arenki m'a chargé avec la bénédiction de l'Unique de trouver une façon de l'apaiser. Mais le cœur d'un père qui a perdu ses enfants est aussi sec qu'un vieil arbre de Kervinie et peu de choses peuvent encore le réjouir... C'est pourquoi il a pris la décision suivante. La cité de Lethys, responsable de la mort du prince héritier Antones Arenki, devra livrer à la cité de Dvern sept jeunes garçons et sept jeunes filles âgés de dix à douze ans. Ces enfants seront élevés au palais princier de Dvern suivant leur rang et ils ne pourront repartir qu'au bout de neuf années. Alors Lethys devra livrer quatorze nouveaux enfants, dans les mêmes conditions, ce jusqu'à la mort de mon frère, le prince-Domniam Arenki... Il espère que les voix de ces enfants en sa maison consoleront son cœur meurtri.

Une vague de murmures et d'exclamations étouffées parcourut l'assistance. Tendant l'oreille, Nerio entendit dire que finalement, la cité s'en tirait à bon compte, que ces enfants ne seraient pas malheureux... D'autres rétorquaient que c'était là une infâme humiliation, que jamais le prince Amerius n'accepterait. Nerio, lui, frémissait en pensant aux pauvres enfants exilés à Dvern...

Mais Peran Daï Nelles continua, sa voix forte couvrant toutes les conversations :

— Mon seigneur et frère, le prince-Domniam Arenki Daï Nelles, exige de plus les choses suivantes : la seule personne qui aura le droit d'accompagner les enfants sera Feryn Aidan, l'assassin. De plus, cette statue du prince Antones devra être élevée sur le stade de Lethys. Enfin, le jeune prince Nerio devra faire partie des premiers enfants envoyés... Il n'y a pas de négociation possible.

Il y eut une vague d'exclamations... Le prince Amerius devait refuser, il fallait faire la guerre contre Dvern ! L'honneur de la cité l'exigeait ! C'était intolérable ! L'arrogance d'Arenki était sans limite ! Mais d'autres rappelaient la présence des navires dvernians dont les canons de bronze protégeaient les côtes lethyennes, et qu'ils étaient les seuls à savoir fabriquer...

Nerio regarda son père ; le vieil homme avait les traits tirés. Son regard était plongé dans celui, étonnamment froid, de Peran Daï Nelles. Les deux hommes se défiaient ainsi, l'un en haut de l'estrade, âgé et indécis, l'autre en bas, sec et inflexible.

Le prince Amerius fit un geste de la main en direction d'un héraut, qui réclama le silence. Le cœur serré, Nerio attendit la réponse de son père.

Et Amerius parla :

— Peran ! J'en appelle une dernière fois à la raison et à la charité... Le couteau que toi et ton frère faites peser sur ma gorge est beaucoup trop lourd.

Seul le silence arrogant de Peran Daï Nelles lui répondit. Le prince Amerius ferma les yeux un instant et se rassit, brisé. Même Nerio comprit ce que ce geste voulait dire.

Des cris montèrent de la salle et l'enfant se mit à pleurer.

(à suivre...)

Laurent Kloetzer : *La Voie du Cygne*

La Voie du Cygne est paru aux éditions *Mnémos*, au prix de 110F.

Il est possible de commander le roman directement à l'éditeur en envoyant son règlement à l'adresse suivante :

Editions Mnémos
15 Passage du Clos Bruneau
75005 Paris